

Matrix, Marx et le Messie

Du même auteur (sélection)

- La Genèse du monde fantastique en littérature*, Bucarest, Zeta Books, 2008.
- Mal et transfiguration*, Paris, Cariscript, 1987.
- L'Inversion du maître et du serviteur*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Marx, philosophe de l'intersubjectivité*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- Semer le Messie selon Fondane poète*, Bruxelles, La Part de l'œil, 2004.
- Le Sauveur et les viscères de l'être. Sur le gnosticisme et Michel Henry*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Christ et intersubjectivité chez Marcel, Stein, Wojtyla et Henry*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Éléments de théologie politique*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Marx, philosophe du mal*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Charité de l'infinitésimal. Variations leibniziennes*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Les Trois Néphites, le Bodhisattva et le Mahdî ou l'ajournement de la béatitude comme acte messianique*, Paris, Éditions du Cygne, 2007.
- Les Agonies du Christ*, Paris, Éditions du Cygne, 2010.
- Messianités. Kafka, Kazantzaki, Tournier, Böll, Kemal*, Paris, Orizons, 2015.
- Jésus au désert : épreuve et tentation*, Paris, Éditions du Cygne, 2015.

Jad Hatem

Matrix,
Marx et le Messie

Orizons
2017

Dans la même collection

Alain Brenas et Toufic El-Khoury (dir.), *La ville méditerranéenne au cinéma*, 2015.

Michel Arouimi, *La métaphysique au cinéma*, 2016.

À Toufic
qui m'a demandé ce livre.

« Les conditions matérielles indispensables à la réalisation du travail deviennent étrangères à l'ouvrier et, de plus, apparaissent comme des *fétiches* doués d'une volonté et d'une âme propres » (Marx, *Le Capital*).

« Même l'arbre en fleur ment, dès l'instant où on le regarde fleurir en oubliant l'ombre du Mal » (Adorno, *Minima moralia*, § 5).

« Il n'est pas possible qu'un seul songe contienne tant de choses » (Calderón, *La Vie est un songe*).

« La révolution sociale du XIX^e siècle ne peut puiser sa poésie que dans l'avenir et guère dans le passé » (Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*).

Chapitre I

La surexploitation

« Sois la partie du miroir de l'univers la plus dense, la plus utile et la moins apparente »

(René Char).

« Elle n'a rien senti, dit-il à ce moment-là, c'était déjà un esprit »

(Coetzee).

*L*a Matrice¹ des frères Andy et Larry Wachowski n'entre pas dans la catégorie des films d'horreur où des malversations extrêmes sont commises dans des espaces reculés (forêts ou caves) ou en des moments choisis (la nuit de préférence) par un psychopathe (quand bien même sa maladie se donne comme l'inversion physique

1. Premier épisode, le seul à faire l'objet de mon interprétation.

d'un vampire ou d'un loup-garou). Le mal est absolu, s'exerce partout et continûment. Le ressort de sa terrible efficacité, qui se conjugue d'ailleurs avec le pouvoir de sa totale expansion, tient à son universel escamotage. Ici rien de spectaculaire car précisément tout est caché : le prédateur, la violence et même la victime. Le prédateur se masque, la violence est camouflée, la victime méconnaît sa condition.

Les auteurs ont imaginé l'avenir (pas si lointain) de notre planète régi par des machines dont l'intelligence artificielle a été vigoureusement développée. À l'occasion de la guerre qui a mis aux prises les maîtres humains avec leurs serviteurs contre eux conjurés, perdue par les premiers, une catastrophe écologique a eu pour effet l'interception des rayons solaires si bien qu'une pénurie d'énergie impose aux vainqueurs (qui sont aussi peu que les hommes des oiseaux du paradis vivant d'éther) de trouver l'expédient qui pourvoirait à leur subsistance.

Il leur vient l'*économique* idée de réduire l'humanité ayant survécu à l'état de groupe électrogène. Vie larvaire au sein d'un immense champ (on est tenté de forger le terme d'anthropoculture), elle est confinée dans des cocons et passe toute sa léthargique durée dans l'aveuglement total, comme en une sempiternelle cellule maternelle. Par des branchements fichés dans la chair pénètre la nourriture (une bouillie extraite des congénères décédés) et se trouve recueillie l'énergie (« l'homme, déclare-t-on

Morpheus, génère plus de bioélectricité qu'une batterie de 120 volts »). L'homme réduit à l'état de pile électrique.

Pourquoi le Moloch technique, cette « puissance inhumaine qui règne universellement »², n'a-t-il pas imaginé d'autres moyens peut-être mieux adaptés à ses desseins ? La réponse se trouve chez Marx (dont on remarquera que les lettres du nom sont contenues dans le titre du film qui s'est approprié une part de son héritage). Ce qui génère la valeur, c'est le travail vivant, celui de l'ouvrier, qui est dépense de force subjective. Comme le capital ne s'accroît pas de lui-même, l'argent investi, les usines et les machines sont du travail mort. Ces effets du travail vivant (qui souffrent d'une carence infinie) ont constamment besoin de la force vivifiante du travail de l'ouvrier qui les actionne pour se maintenir dans l'être en tant que moments de la vie qui crée³ car le mort n'a pas de vie autonome. Semblable au vampire, le capital ne s'anime, dit Marx, qu'en suçant le travail vivant, condition pour qu'il puisse produire une plus-value. On voit que la condition précaire du travail mort déborde les frontières du capitalisme : c'est de toute machine qu'on dira qu'elle serait inutile si elle ne servait pas au travail et, pire, qu'elle sombrerait dans le néant sans la vie qui la retient dans l'être. « Elle se détériore en outre sous l'influence destructrice des agents naturels. Le fer se rouille, le bois pourrit, la laine non travaillée est rongée par les vers. Le travail vi-

2. Marx, *Manuscrits de 1844*, in Œuvres II, Économie, II, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1968, p. 100.

3. « Force créatrice » (*schöpferische Kraft*), dit Marx du travail (*Manuscrit de 1857-1858* (« *Grundrisse* »), Paris, Éditions sociales, I, 1980, p. 184).

vant doit ressaisir ces objets, les ressusciter des morts et les convertir d'utilités possibles en utilités efficaces. Léchés par la flamme du travail, transformés en ses organes, appelés par son souffle à remplir leurs fonctions propres, ils sont aussi consommés, mais pour un but déterminé, comme éléments formateurs de nouveaux produits »⁴. De cet état de choses ne se sont pas avisés les auteurs des innombrables récits qui accordent une pleine autonomie à la machine dont le règne succède à celui de l'homme, qu'elle l'ait éliminé ou pas. Les progrès de la technique n'y font rien, car le partage se fait entre le vivant et le non-vivant.

Dira-t-on que les hommes vampirisés œuvrent sans besoin d'esquisser le moindre geste ? Ils produisent par leur simple force vitale, et sans représentation d'une finalité, la valeur d'usage qu'est l'énergie, valeur que ne peuvent créer les non-vivants. D'« accessoire conscient »⁵ de la machine qu'était l'homme besogneux au temps de Marx, puis supplanté par elle devenue intelligente⁶, le voici devenu son nourricier inconscient en ce siècle d'acier⁷.

La difficulté, pour ce dessein d'asservissement absolu, réside dans le fait que l'homme n'est pas que chair. Esprit, il est conscience et liberté. Si le corps est maîtri-

4. *Le Capital*, I (tr. J. Roy), in Marx, Œuvres, Économie I, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1969, p. 734.

5. *Le Capital*, I, p. 987.

6. Les professeurs seront remplacés par elle (comme dans la nouvelle de Daniel Keyes *A jury of its peers*).

7. Autant d'éléments qui invitent à réviser le jugement d'Henri Lefebvre qui réclame de laisser de côté la science-fiction qui traite en particulier du « thème vulgaire » de la révolte des machines contre le créateur humain (*Métaphilosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1965, p. 169).

sable par la technique et si est calculable le flux d'énergie qui en est exprimé, cela ne se peut guère pour l'esprit lequel, dès lors qu'il prend acte de ne s'apprivoiser jamais de la sujétion, renoncerait au bonheur si elle mettait en péril la liberté (qui seule pourrait valider le bonheur). « La liberté, dit le jeune Marx, comprend non seulement *ce que je vis*, mais tout autant, *la manière dont je vis* »⁸. Dans la Matrice, il n'y a qu'illusion de choix : apparence de liberté formelle (consistant dans l'exercice des droits de l'homme) et absence de liberté réelle (consistant dans la manifestation active de soi *en son unité*). La preuve : Thomas Anderson arrêté ne parvient pas à donner le coup de fil auquel il a droit car ses lèvres sont « magiquement » scellées.

Et pourtant, le possible est entièrement préservé, et avec lui, l'ouverture qu'est l'avenir. Autrement dit, le sentiment est préservé dans la Matrice que les personnes juridique et morale sont indemnes, ce qui leur permet de s'éprouver en conséquence, affectivement et intellectuellement.

Ne suffit-il pas, pour y remédier, d'endormir la conscience ? J'ai dit tantôt ignorance, non inconscience. Même obscurcie, la conscience est en permanence active et ne prend de repos qu'à son propre rythme et selon ses besoins. Il n'appartient à personne d'éteindre la volonté de lucidité ; il est seulement possible de l'orienter vers

8. Œuvres, III, *Philosophie*, tr. M. Rubel, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1982, p. 180.

de fausses pistes. C'est la grande leçon du film que la conscience reste indemne du fait que le Moi est inconditionné. Il tient à la fois de la spontanéité et de l'inchoifiable⁹. Et comme il n'est pas une chose, il est « ce qui cherche, dit Fénelon, en quoi le moi consiste »¹⁰, ce qui est propre à le projeter toujours en avant de soi — que les machines, choses parmi les choses, ne peuvent ni faire, ni même soupçonner. En avant de soi, vers l'au-delà de tout ce qui est chose. Mouvement qui est le fait de la liberté (dès avant toute volition) par quoi s'introduit une césure dans l'expérience humaine suivant le partage de la subjectivité et du monde objectif. Or tout recul initiant la recherche du sens est nécessairement un recul interrogatif qui met en question la réalité dans la mesure où il met en cause l'homme.

La conscience est, en outre, puissance négatrice, et partant rebelle par nature. On donne ici partiellement raison à Cicéron pour qui « le corps d'un homme qui dort gît comme celui d'un mort » (c'est la partie fausse), « mais son âme est vivante et pleine de force »¹¹ (c'est la partie correcte). En clair : ce n'est pas seulement la conscience qui demeure alerte, mais tout autant la volonté qui est, pour s'exprimer en langage scolastique, perpétuellement

9. Voir Schelling, *Du Moi comme principe de la philosophie*, § III. Et comme il n'est pas une chose, il est « ce qui cherche, dit Fénelon, en quoi le moi consiste » (Œuvres, II, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1997, p. 779). Ce qui le projette toujours en avant de lui-même — à quoi les machines, choses parmi les choses, ne peuvent ni faire, ni même soupçonner.

10. Œuvres, II, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1997, p. 779.

11. *De la divination*, tr. G. Freyburger & J. Scheid, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 58.